

Présentation de

*Detransition, Baby*  
de Torrey Peters  
aux éditions Libertalia

par Cécil Chaignot.

---

*Cécil Chaignot est militant féministe et transpédégouine depuis de nombreuses années, il a découvert jeune le féminisme dans les Marie Pas Claire, groupe féministe génial des années 1990, puis a participé à la création du Centre gai et lesbien de Paris en pleine crise de l'épidémie du sida, puis a lancé avec des amis pédés la Queer Food For Love, a milité à Act Up Paris pour y faire des vidéos, a fait la régie aux Universités d'été euroméditerranéennes des homosexualités (UEEH) de Marseille, a pris part aux Temps espace ultra féministe et festif (Teuff), a rejoint les Panthères roses jusqu'à la bataille pour le mariage et la PMA pour tous·tes. Il est l'auteur de l'article « Amour » dans Feu ! Abécédaire des féminismes présents (Libertalia, 2021).*



*Detransition, Baby* détonne dans le champ de la littérature et accompagne l'entrée de la culture trans dans les imaginaires. Le roman est significatif du passage d'une production de récits explicatifs des réalités trans à l'irruption dans le champ de la fiction. Jusqu'alors, les récits fictionnels ou biographiques racontaient les parcours des unes et des autres, les difficultés à se dire trans, à changer son corps, à affronter sa famille, etc. Les livres et les films parlants des vies trans participaient d'un mouvement général de compréhension et d'acceptation ou de rejet et de discrimination des trajectoires trans dans nos sociétés. Le moment de la digestion culturelle trans a passé, l'imagination peut prendre le dessus et se déployer pour raconter des histoires neuves : *Detransition, Baby* arrive exactement à cet endroit.

Pour ma part, j'attendais depuis longtemps un récit de ce type, mordant et drôle, capable de faire rire des travers de nos communautés, usant d'ironie pour transformer la condition minoritaire – marginale et discriminée – en histoires rocambolesques et trépidantes. Le talent de Peters réside en grande partie dans sa force de sublimation de nos vies trans, qui se révèlent bien plus riches et inventives. Ce roman, qui a été salué comme le premier roman *mainstream* trans aux États-Unis, emprunte la forme d'un *soap* contemporain : la narratrice s'amuse à nous présenter des romances queers, des intrigues légères et sucrées comme dans une *telenovela* vénézuélienne qui viendrait s'écraser dans le mur de l'hétéronormativité. Comme dans toute série à l'eau de rose, les rencontres amoureuses et sexuelles des

trois femmes du livre organisent la narration, jusqu'à ce qu'elles se posent la question de comment construire une famille ensemble, dans la queerness et à côté.

Sous le vernis de la superficialité de l'intrigue, les questions centrales des identités trans et de la famille irriguent l'histoire. Qu'est-ce que c'est d'être une femme trans et de vouloir être mère? Comment imaginer une famille après avoir détransitionné? Comment une femme cis en rupture avec l'hétérosexualité peut inventer une famille queer? Les questions se posent et se tordent sans se répondre, le grand bricolage à l'œuvre aboutira-t-il?

Chaque personnage du troupe familial formé de Reese, Amy/Ames et Katrina avance avec son double caché à l'opposé du stéréotype qui lui colle à la peau : une femme trans hypersexualisée, une détransitionneuse perdue pour la communauté, une femme hétéro enceinte. Ces trois femmes bien définies dans leur catégories respectives se détournent du script de leur destin en tentant de tricoter une alliance familiale novatrice. Chacune d'entre elle est missionnée pour ouvrir une voie et tisser des alliances pour parvenir à un nouvel équilibre, le roman suit le fil de ces trois voix qui se mêlent et se nouent savamment.

Le livre, publié par une maison d'édition de renom, Penguin Book, a connu un grand succès à sa sortie aux États-Unis. Les traductions en langues étrangères s'enchaînent un peu partout en Europe, et maintenant en France. Cependant, la réception du livre n'est pas allée sans critiques féroces de la part de féministes sur les aspects controversés de la fictionnalisation de la violence sexuelle ainsi que pour avoir figuré sur la liste des nommées au Women's Prize For Fiction, prestigieux prix littéraire au Royaume-Uni réservé aux autrices de fiction. Torrey Peters a subi toute une série d'attaques en règle

de pure transphobie crasse dont une tribune d'écrivaines injurieuse à son égard, la renvoyant aux vieilles catégories de paraphilie et ne la reconnaissant pas comme femme.

Nous sommes encore à une époque où l'avancée des droits des femmes trans reste très fragile, où le succès et la reconnaissance publique d'une écrivaine trans l'expose à un *backlash* acerbe. Ce paradoxe culturel du *backlash* se répète cruellement pour Torrey Peters qui paie pour l'ensemble des femmes trans qui s'exposent publiquement. Le mouvement #MeToo a occasionné nombre de réactions outrées de commentateurs – hommes – qui reprochaient aux femmes d'aller trop loin. Peters a été accusée d'être un homme travesti en femme et de voler la parole des femmes, vieille rengaine transphobe maintes fois ressassée. Je lui souhaite qu'elle aille encore plus loin dans son succès et que le lectorat francophone se régale comme moi à la lecture de son livre.

Sans révéler l'intrigue du roman, je voudrais prendre le temps de contextualiser certains éléments qui méritent quelques explications.

Au sujet des détransitions. Les détransitionneur·euses sont des personnes qui se sont lancées dans une transition de genre et qui ont lâché en cours de route, qui ont renoncé à changer leur corps ou leur présentation de genre, quelles que soient les raisons. Les détransitionneur·euses sont rares, et le sujet peu abordé, peu débattu, et je crois que dans la communauté queer, tout le monde s'en fout. Je veux dire, l'époque est plutôt à une dispersion des identités, à une démultiplication des identités : il faut prendre en compte sous le parapluie trans les transgenres, les transexuel·les, les non-binaires, les masculine of center, les genderfluid, transfeminine, les neutrois, etc. Les appellations varient et changent avec le temps, ce qui compte c'est que chacun·e

s'y retrouve. Certain·es trans suivent un protocole fixe et sont capables de dire qu'iels ont fini leur transition, d'autres ne changeront jamais leur corps. D'autres prennent des hormones ou recourent à des opérations chirurgicales et s'arrêtent là. Ça fait belle lurette que les trans bricolent avec les protocoles de transition, et iels n'en sont pas moins trans.

Dès lors, détransitionner est un non-événement, il n'y a que pour la droite réac que le sujet des détransitions est un épouvantail à agiter pour délégitimer les parcours trans et en particulier les transitions des jeunes. En effet, les anti-trans, qui se font de plus en plus entendre aux États-Unis et en Europe, mettent en avant des récits de détransitionneur·euses comme le résultat d'une trop grande facilité d'accès aux hormones et aux chirurgies, et agitent des figures malheureuses de personnes détransitionneuses pour imposer des politiques restrictives aux conséquences dramatiques. Les anti-trans qui regroupent des psys cramponnés sur « l'ordre symbolique », des religieux d'extrême droite, proche de la Manif pour tous en France, et des fondamentalistes religieux aux États-Unis mènent la bataille contre les trans et en particulier contre les protocoles existants pour les jeunes trans\*. Leur discours est simple : les jeunes trans ont été influencé·es par les réseaux sociaux, iels sont victimes de « contamination trans », iels ne savent pas ce qu'iels veulent, empêchons-les de changer leur corps et de s'abîmer, imposons des restrictions d'accès aux soins en renforçant le contrôle des psychiatres, en bridant la possibilité pour les mineurs des thérapies hormonales. Derrière cet apparent souci du bien-être se cache bien souvent une rhétorique conservatrice du genre, où le sexe de naissance d'un individu déterminerait

---

\* Pour en savoir plus sur le contexte états-unien, le média Translash a fait un travail remarquable et une série de podcasts sur les anti-trans bill : <https://translash.org/antitranshatemachine/>

son destin genre. L'instrumentalisation des quelques récits de détransitionneur·euses repentant·es érigée·s en symbole de politiques trop libérales sont surtout révélatrices de la panique de genre que vit le vieil ordre patriarcal qui se meurt. Les tenants de cet ordre sont déstabilisés par l'irruption des transidentités et des nouvelles identités de genres, et ce que nous apprend leur effroi provoqué par les détransitionneur·euses est leur propre angoisse de la fin de la fixité du genre.

Torrey Peters, en intitulant son livre *Detransition, Baby*, coupe l'herbe sous le pied aux réacs anti-trans, elle affirme ainsi que les détransitionneur·euses restent avec nous dans le grand bain tumultueux de la queerness. Détransitionner n'est pas un retour à la norme, plutôt une pause, ou un détour, ou la recherche d'un nouveau chemin dans l'existence. Les détransitionneur·euses commencent à parler et on sait maintenant qu'il s'agit pour iels avant tout de lassitude face à l'adversité vécue dans une transition ou d'une lassitude de genre. Faire une transition de genre dans la vie est un bouleversement existentiel majeur et en premier lieu dans toutes les interactions sociales et familiales, une transition suscite de l'adversité voire de la violence. Les raisons d'abandonner et de renoncer à changer son corps ou sa présentation de genre sont multiples et évidentes. Décider de s'engager dans une transition est vertigineux et solitaire comme choix personnel, rares sont ceux qui ont les soutiens et la bienveillance nécessaires pour se lancer dans l'aventure\*.

---

\* TANGUY Youen, « Détransitions de genre : "J'en ai marre qu'on dramatisé comme si c'était la fin du monde », *Libération*, 12 juillet 2022, [www.liberation.fr/societe/sexualite-et-genres/detransitions-de-genre-jen-ai-marre-quon-dramatise-comme-si-cetait-la-fin-du-monde-20220712\\_RS5SX5IF3NALXKEGPKQSACKESQ/](http://www.liberation.fr/societe/sexualite-et-genres/detransitions-de-genre-jen-ai-marre-quon-dramatise-comme-si-cetait-la-fin-du-monde-20220712_RS5SX5IF3NALXKEGPKQSACKESQ/)

Au sujet des maternités trans. Les trans ont des enfants, font des enfants, comme les gays et les lesbiennes ont des enfants et font des enfants. Le sujet est encore marginal et spectaculaire, comme tout ce qui concerne les trans en l'état de la société, les expériences trans sont pionnières quel que soit le champ : la première femme trans Miss Monde, le premier mec trans paratrooper, le premier homme trans acteur d'un film majeur, etc., comme toute trajectoire individuelle marquante d'une communauté réduite\*. Les hommes trans, bien que n'ayant pas accès à la PMA et aux droits reproductifs officiellement, sont de plus en plus nombreux à porter un enfant et à construire des familles. La loi autorise la conservation des gamètes pour les personnes trans mais pas leur utilisation une fois l'état civil modifié. Le slogan « PMA pour toutEs » préfigure les luttes à venir des hommes trans pour un accès entier aux droits reproductifs et à la filiation.

En revanche, les femmes trans ne peuvent pas concevoir d'enfants de leurs corps, mais ça n'est qu'une question de temps d'ici à ce qu'une femme trans porte un enfant d'un utérus qui lui sera implanté. Une affaire de mise au point technique donc.

L'envie est bien là, des femmes trans désirent être mère et porter des enfants. Si la question de la maternité des femmes trans n'a pas encore percé publiquement et n'a pas trouvé de formulation politique, je crois que c'est parce qu'elle se heurte frontalement à l'image hypersexuelle des femmes trans. Le personnage de Reese en est la parfaite incarnation, elle souhaite plus que tout être mère bien qu'ayant une vie sexuelle débridée. Cette contradiction

---

\* ELEZ Virginia, « Consanguinité, vol I – La meute qui nous habite », Trou noir n° 25, 28 juin 2022, en ligne sur <https://trounoir.org/?Consanguinites-vol-I-La-meute-qui-nous-habite>



mère/pute hante nos a priori sur les féminités en général : une mère n'a pas de sexualité, les femmes en maîtrise de leur sexualité ne veulent pas avoir d'enfants. Pour les femmes trans, bien souvent reléguées au travail du sexe (savoir s'il s'agit de choix ou de contrainte n'est pas pertinent), il est impossible de parler même du bout des lèvres de désir d'enfant. J'insiste, les femmes trans occupent la position la plus stigmatisée, la plus socialement inconfortable, elles sont perçues comme « monstrueuses » socialement. Le désir d'enfant des femmes trans est un désir sans formulation légitime, une envie qui concentre un désaveu social absolu. Les pionnières qui se lanceront dans l'aventure de la maternité trans auront face à elles une adversité culturelle et politique brutale.

Au sujet de la violence dans la sexualité. Par la voix de la narratrice et du personnage de Reese, *Detransition, Baby* vient piquer à l'endroit d'une contradiction non résolue dans le féminisme, le consentement à la violence dans la sexualité. Reese fait le récit d'une rencontre sexuelle avec un homme cis – qu'elle qualifie de connard – avec qui elle entretient une relation basée sur sa soumission. Elle parle de son goût pour les mecs violents, pour le pouvoir dans la sexualité et y compris de son attrait pour la violence, et formule avec lucidité le lien entre l'usage de la violence et le genre. Elle est pleinement consciente que la violence exercée contre elle confirme sa féminité. Elle écorne très justement la notion de consentement en affirmant que quand le genre se mêle au pouvoir, ou plus précisément quand le désir de la confirmation du genre passe par le pouvoir, il n'est pas étonnant que de la violence surgisse. Elle est donc dans un rapport de soumission à un homme qui, au travers de la violence physique, lui sert à valider sa féminité tout en y prenant du plaisir.

Forcément, cette lecture de l'articulation du genre et du pouvoir est grinçante et entre en contradiction frontale avec le féminisme le plus basique. Le féminisme a comme principe fondamental de défaire la violence de genre, de la combattre sous toutes ses formes, de ne jamais la justifier. Une critique féministe et queer de l'hétérosexualité en arrive à conclure que l'hétérosexualité est une sexualité BDSM sans consentement. Reese reprendrait à son compte l'hétérosexisme sous une forme violente dans le but de se sentir pleinement femme.

En citant Sylvia Plath, « Every woman adores a fascist », Reese s'inclue dans ce *toutes les femmes* qui aiment la domination. Parce qu'elle est une femme trans, l'artificialité de la violence de genre est d'autant plus flagrante. Ce que dit Reese de son désir de soumission ne fait que dévoiler le genre comme un rapport de pouvoir. La féminité des femmes cis ou des femmes trans se construit et se renforce dans des dynamiques semblables, le pouvoir et la violence participent de la consolidation des genres. Pourquoi les femmes trans devraient-elles représenter un idéal de féminité débarrassé du sexisme ? Pourquoi cette injonction pèse en particulier sur les femmes trans ? Je veux dire, pourquoi penser que les femmes trans incarneraient une féminité différente, plus émancipée ? Le package de la féminité comprend tout un tas d'attributs connus, la fragilité, le *care*, la coquetterie, la séduction, etc., et y compris du sexisme. Les femmes trans n'ont pas choisi de faire le tri entre ce qu'il y aurait à garder ou à jeter dans le féminin.

Aussi, les femmes trans sont bien souvent oubliées du féminisme quand elles ne sont pas mises à l'écart. Elles sont parfois suspectes de jouer le jeu de l'ennemi, de n'être pas tout à fait des femmes, elles sont attaquées frontalement par les terfs. La place des femmes trans est

bien trop souvent questionnée, ce n'est donc pas si étonnant que Peters s'autorise à titiller la pureté féministe pourtant pétrie de contradictions.

La violence sexuelle reste absolument abjecte, il n'y a pas de négociations sur ce sujet. En revanche, des formes de pouvoir et de violences consenties dans la sexualité viennent buter sur l'idéal d'émancipation porté par le féminisme. Il y a quelque chose d'irréconciliable entre la soumission des femmes dans la sexualité et l'utopie féministe. De même que l'hétérosexisme est insoutenable pour toutes les femmes, le transféminisme s'emploie à défaire les imaginaires colonisés par la domination. L'essor du féminisme dans les communautés trans promet des changements profonds dans les féminités, qui je l'espère retentiront dans les imaginaires sexuels.

Enfin, n'oublions pas qui sont les dominants. Il me paraît plus intéressant de s'en prendre aux mecs violents, à la violence constitutive de la masculinité chez les mecs cis comme chez les mecs trans. Les hommes usent de la violence pour consolider leur pouvoir, ne s'embarrassent pas souvent du consentement, les hommes ont la possibilité de la violence comme une ressource, un savoir, une pratique pour renforcer leur domination. Si le genre est un rapport de pouvoir, le masculin est donc celui des dominants. C'est la masculinité qu'il faut défaire, la toute-puissance des hommes qu'il faut attaquer, c'est aux mecs violents qu'il faut réserver la haine et le mépris.

Au sujet des suicides de trans. Le livre met en scène une cérémonie à l'occasion d'un enterrement d'une femme trans et présente cet événement comme un énième suicide de femme trans. Au-delà de la fiction, les suicides des trans sont nombreux et symptomatiques de la difficulté de se vivre trans. Les minorités sexuelles

sont très exposées au risque de suicide, les personnes trans en particulier. Il n'existe pas de données précises en France de la prévalence du suicide chez les trans, en revanche, aux États-Unis, des études avancent que 41 % des personnes trans ont tenté de se suicider au cours de leur vie\*, et que 52 % ont sérieusement envisagé de se suicider en 2020\*\*. Les raisons sont connues : la discrimination ou la peur d'être exclu·e socialement, le rejet familial, l'absence de soutien de l'entourage, c'est-à-dire la transphobie dans toutes ses déclinaisons. Les solutions avancées par les groupes LGBT pour une meilleure acceptation des trans dans nos sociétés sont variées et passent invariablement par une meilleure prise en charge médicale, la possibilité de psychothérapies bienveillantes, l'accès aux hormones et aux chirurgies.

Mais revenons à la fiction. Torrey Peters flirte avec le mauvais goût macabre en ironisant sur l'aspect mondain des enterrements de femmes trans qui se sont flinguées. Elle s'empare du sujet sans verser dans un misérabilisme morbide mais plutôt en considérant qu'il faut parler des suicides des trans, comme je viens de le faire de manière factuelle tant les suicides trans sont massifs. Dans le même mouvement de mise en fiction de la part d'ombre des vies trans, elle fait du récit de la honte un trait commun de nos communautés. Nos hontes enfouies, nos souvenirs malheureux du sentiment de notre propre

---

\* MARTET Christophe, « Face à une épidémie de transphobie, que fait-on? », Komitid, 7 janvier 2022, <https://www.komitid.fr/2022/01/07/face-a-une-epidemie-de-transphobie-que-fait-on/>

\*\* ENNIS Dawn, « Terrible time for trans youth: new survey spotlights suicide attempts — and hope », Forbes, 19 mai 2021, <https://www.forbes.com/sites/dawnstaceyennis/2021/05/19/terrible-time-for-trans-youth-new-survey-spotlights-suicide-spike---and-hope/?sh=7163e0bc716e>

étrangeté, ces moments que nous avons tous·tes vécus de total décalage à la norme, de gêne angoissante, Peters les exhume dans un retournement de fierté. L'expérience de la minorité sexuelle ou de genre est faite de l'intériorisation pour chacune de nous de formes de désespoir et de honte. Arriver à raconter ces sentiments pénibles et les tourner en glamour désamorce leur poids réel avec l'espoir véritable que les trans cessent de vouloir se tuer.

Bref, si tu lis ce livre avec l'espoir de mieux comprendre les transidentités, de trouver dans ces pages un écho à tes doutes sur ton identité de genre, si tu cherches un guide sur cette voie pavée d'embûches qu'est une transition, si tu penses que tu y trouveras des outils pour affronter le monde, sortir du placard auprès de tes proches, alors oublie. Rien dans *Detransition, Baby* ne te donnera des clés ou des réponses sur les questionnements de genre, les effets des hormones, sur comment passer dans telle ou telle circonstance. Bien sûr que ce livre parle de trans, d'hormones, de corps, mais l'histoire que vous avez entre les mains campe des femmes trans fières et puissantes, résolument engagées dans leur vies, actrices de leur communauté, absolument impénitentes et audacieuses, *unapologetic* comme disent les Américains.